

LIVRES/

POCHES

GUILLAUME PERILLOU
LA COURONNE
DU SERPENT
Points, 224 pp., 8,70 €.



«Celui que je cherchais depuis des années m'est apparu ce matin ; il aura fallu traverser la Hongrie et la Russie avant de le trouver ici, enfin. Il s'appelle Björn – je crois savoir l'orthographe –, venu accompagné de sa grand-mère qui, je l'ai compris d'emblée, veut faire de lui une célébrité.»

Théo Casciani, trip et deuil

Dans les limbes d'un jeu vidéo létal

Par **ÉRIC LORET**

Il y a un séisme, dont les répliques secouent tout le texte. Une soirée chemsex avec rooftop sur la Tate de Londres, mais qui pourrait aussi bien être à «Taiwan, New York, Rome, Paris» – tant le narrateur de *Rétine* (P.O.L., 2019) nous a habitué à son cosmopolitisme de «nepo baby» esthète. Il y a une drogue, nommée INSULA, qui propulse dans un jeu vidéo létal et dont on agonise en pleurant du sperme.

Mais il y a beaucoup plus dans le second roman de Théo Casciani, 31 ans : une nouvelle façon de dire le monde et soi-même, avec la dérision et la poésie de l'ère digitale, rendant compte de nos rapports écaniques et réseautiques à autrui. Ceci sans affectation ni démonstration, en moraliste du XXI^e siècle qui ne s'aime pas (le livre s'ouvre sur «Bien» et se clôt sur «mal») : «Pour ma part, j'ai toujours refusé de considérer que les gens qui me séduisent peuvent suffire à me caractériser.» Et de fait, il serait difficile d'assigner *Insula* («île» en latin) à quelque chose de déjà connu. Le voyage est entièrement neuf, en état d'exception : «Un homme déguisé en biche menace de se faire sauter. Une fusillade démarre. Le mouvement approche et je ne sais pas où aller.»

C'est dans un futur proche où l'extrême-droite est au pouvoir, et le narrateur un provincial déraciné : «Je suis tout ce qu'on leur a appris à abominer, et croyez-le ou non, je comprends très bien qu'on ait envie de me buter.» Dans ce monde renversé, Elon Musk cite l'écrivaine féministe Kathy Acker, le narrateur est fasciné par une sorte de Charlie Kirk et «tout le monde devient son propre média». L'avatar de Casciani a pour devise «god bless em» (du surnom des ados punk «émotifs» de l'an 2000) mais son tee-shirt se retrouve tagué d'un «CAN-CEL ME» («annule-moi») par un garçon rencontré dans l'orgie qui ouvre le récit.

Insula fonctionne aussi comme un «lore», terme de gaming désignant le monde hors-champ du jeu vidéo. Car il n'est pas le livre qu'il devait être tout en l'étant, tel un ruban de Möbius. La fiction initiale se retrouve en effet rattrapée par la mort du père de l'auteur en 2024. Les pages décrivant l'hôpital, l'impuissance face à l'inéluctable, les médecins qui «ont l'air aussi intelligents qu'immatures», les décisions à prendre, le refus des soignants d'accélérer la mort en épargnant des souffrances, sont d'une rare puissance : «Les corps qu'on croise là sont ceux qu'on ne montre jamais. C'est la réalité.»

Pour ceux qui attendaient le roman queer promis par les premières pages, ils seront déçus mais auront tout de même l'occasion de rire (jaune). Par exemple avec une scène où Bardella mate avec concupiscence le narrateur dans un TGV, où la façon dont les notions de droite et de gauche ne reposent plus désormais que sur un «jeu» ironique : «Les chats sont de droite et les chiens de gauche, [...] Dustin [l'écrivain culte gay décédé en 2005] et les algorithmes de droite, les accents et l'ASMR de gauche, la méthode, de droite, et la douleur, de gauche.»

THÉO CASCIANI INSULA
P.O.L., 160 pp., 18 € (ebook : 12,99 €).

Billy the Kid en version anar

La vie brève du hors-la-loi fictionnée par Eric Vuillard

Par **PHILIPPE LANÇON**



Paul Newman dans «le Gaucher» d'Arthur Penn. PHOTO COLL. CHRISTOPHEL, RNB

Billy the Kid a vécu, mais il n'existe pas. On ne sait presque rien de lui, sinon qu'il a volé des choses et des chevaux, tué des hommes et qu'il est mort à 21 ans, le 14 juillet 1881 à Fort Sumner (Nouveau-Mexique), tué par le shérif et ancien homme de main Pat Garrett. Toute biographie est donc un conte. Eric Vuillard l'invente, après tant d'autres, de Borges à Michael Ondaatje, en passant par Morris et Goscinnny. Il le fait selon sa perspective politique habituelle, en lutte contre les trois gorgones : capitalisme, colonialisme, libéralisme. D'un côté, l'alacrité du ton ; de l'autre, le sens du combat. C'est l'empreinte de l'écrivain. Elle rappelle (un peu) le cinéma contestataire américain des années 1960 et 1970, où la figure de Billy inspira deux films mémorables : *le Gaucher* d'Arthur Penn, Pat Garrett et Billy the Kid de Sam Peckinpah.

«**Tout est à nous.**» Voici donc Billy, tout jeune, après son premier meurtre, imaginé en détail : «Un enfant marche dans la poussière. Il traîne autour des fermes, réclame un bout de pain. Le plus souvent, il repart sans. Billy dut maudire bien des hommes. La main tendue apprend quelque chose, on ne l'oublie jamais.» Billy selon Vuillard n'est plus, ou plus seulement, un pauvre petit voyou issu d'un monde violent, c'est le porteur malgré lui d'une morale anar-

chiste : «Nos richesses sont faites pour génir. Il n'y a rien de plus repoussant que l'abondance. Tout est à nous. Les biens des autres nous appartiennent. Ce qui n'est pas à nous nous appartient depuis toujours. Je suis ce paquet de linge qui traîne chez le blanchisseur, cette jument est à moi, ce beau costume m'appelle, ma main se tend, je veux déchirer quelque chose. D'ailleurs, ne faut-il pas les voler pour vraiment savoir ce que sont les choses ?» La conquête et les luttes pour le territoire, dans ce Far West de la fin du XIX^e siècle, concentrent les turpitudes et la violence de l'Amérique. Un passage résume le lien que cette vie édifiait de Billy tisse entre le rêve américain et son personnage : «Le desperado est la figure dépravée du self-made-man, il en est l'illustration, mais inaccomplie. Il n'arrive à rien. Il part de trop bas. Il est venu au monde trop tard. Il est l'homme résolu ment moderne, et c'est pourquoi il se livre tout entier, éperdu. Et puisque la société n'est jamais rien d'autre que la contrefaçon de ses principes, aussitôt la concurrence dégénère en tueries, la liberté se frelate en crimes, et l'Histoire de l'Amérique sera un scénario de Frank Capra joué par des voleurs.» Billy incarne «la fausse monnaie de nos rêves». Les événements actuels ne semblent pas donner tort à ce constat.

On suit sa fiction dans toutes ses aventures réelles (Vuillard s'est informé autant qu'il est possible), depuis son pre-

mier crime jusqu'à son dernier jour et l'histoire fantomatique de son frère survivant. On assiste à la fameuse guerre du comté de Lincoln, qui opposa deux clans pour la possession de terre et détail, Billy étant du côté des perdants, puis fuyant jusqu'à ce que mort s'ensuive. Les passages les moins convaincants abusent du mélodrame social, comme dans les romans populaires du XIX^e siècle. Le meilleur est dans certaines images et les portraits à charge des «dominants», véritables caricatures à la Daumier : «Le shérif Brady avait de petits yeux morts, une face rubiconde. Son parfum d'ignon frit, ses mèches repliées sur les oreilles, et sa moustache en poils de castor lui donnaient l'air de jouer dans un cirque. Tout son être s'agglutinait autour du goulot des bouteilles de whisky que lui fournissait Dolan, et à travers son allure de somnambule on devinait les efforts sincères du gouvernement pour établir une justice impartiale au Nouveau-Mexique.»

Détails inexpliqués. Les chapitres sont brefs. L'un d'eux s'intitule «Histoire de l'infamie». Borges avait écrit en 1935, une *Histoire universelle de l'infamie*. On y lit, entre autres, l'histoire de «l'assassin désintéressé Bill Harrigan», le futur Billy the Kid. Borges a rebaptisé le personnage pour effectuer une variation virtuose, saturée de détails surprenants et inexpliqués, sur un thème : celui du gamain tueur qui «pendant sept années fort dangereuses, [...] s'effrit ce luxe : le courage». Mais, pour le style, Vuillard fait surtout penser à Marcel Schwob, l'auteur des *Vies imaginaires*, qui influence d'ailleurs Borges. Dans sa préface, Schwob écrivait que «la science historique nous laisse dans l'incertitude sur les individus. Elle ne nous révèle que les points par où ils furent attachés aux actions générales». L'art, lui, «est à l'opposé des idées générales, ne décrit que l'individu, ne désire que l'unique. Il ne classe pas ; il déclassé». Eric Vuillard fait une expérience digne d'un savant fou : créer l'enfant de Schwob et de Marx (ou de Proudhon) ; un récit où l'individu, l'unique, tout en fleurissant par le détail, la vitesse, nourrit des idées générales ; une vie imaginaire charpentée par l'idéologie. ◆

ÉRIC VUILLARD LES ORPHELINS.
UNE HISTOIRE DE BILLY THE KID
Actes Sud, 176 pp., 20,90 €.

TZVETAN TODOROV
FRÈRE BONHEUR. ESSAI
SUR ROUSSEAU
Folio «Essais», 112 pp., 7,10 €.



«Le remède n'est donc pas, n'a jamais été un retour à l'état de nature". Il consiste à aller de l'avant, non à revenir sur ses pas. Rousseau conçoit un idéal futur, et toute son œuvre postérieure au Deuxième discours est consacrée à sa description.»

MARC MEGANCK
LES 100 MOTS
DE BRUXELLES
Que sais-je ?
Inédit, 128 pp., 10 €.



«Bruxellois. Quand un humoriste français imite l'accent belge, c'est en réalité l'accent des vieux quartiers de Bruxelles qu'il reproduit : le fameux bruxellois (ou brusseleir). Et il ne suffit pas de rajouter "une fois" à chaque phrase...»

ROMANS

GUILLAUME MARIE
LA TECTONIQUE
DES HALLES
Corti, 72 pp., 15 €.



Un soir, en rentrant du travail, le narrateur s'égare à vélo. L'étrangeté vient du fait que le trajet lui est d'ordinaire familier. Or, soudain, voilà qu'il ne comprend plus «l'enchaînement des rues, quelles avenues reliaient quel carrefour à quel débouché». Se perdre, oui mais comment, pourquoi ? «Emprunter des chemins nouveaux procure un plaisir, celui des pas sur la neige encore vierge. Joie des premières fois. Mais à partir de quel degré d'aventure cesse la jubilation de défricher des sentiers inédits, pour se muer en peur ?» Avec le «ventre de Paris» pour centre, le livre progresse de retours en bifurcations et relie les écrivains aimés (Lautréamont, Italo Calvino, Jacques Jouet, Anne Carson...) aussi sûrement que les quartiers et les rêves. Ultime, il s'agit d'aller voir ailleurs et de réussir à trouver son chez-soi. Né en 1979, Guillaume Marie (pseudonyme d'un journaliste de Libération) signe son deuxième livre aux éditions Corti, après *Je vais entrer dans un pays* en 2024. **T.St.**

LÉA ARTHEMISE
UNE ÎLE À L'ENVERS
Héliotrope, 160 pp., 18 €.

En deux parties, la genèse et l'exode, et sur plusieurs périodes, Léa Arthemise écrit une «histoire en forme d'aventure», celle d'une famille sur trois générations sur fond de chasse au trésor, dans laquelle faits historiques s'entrelacent à ce qui revêt l'apparence d'un conte. Ce très foisonnant récit est porté par une langue qui dit la distance politique, sentimentale et anthropologique d'une métropole à un territoire d'outre-mer. Cha-



toyante dans la première partie car liée à une île et à son créole, c'est alors une langue parfois étrange dont on voit les couleurs et entend la musique, traversée ça et là de phrases sublimes. C'est une langue qui s'adapte au lieu : dans «l'Exode», les personnages sont en France et l'expression se fait alors factuel, les images disparaissent. La métropole est le temple administratif d'où surgissent les ordres et les lois et où l'imaginaire n'existe plus. **N.A.**

CÉCILE DESPRAIRIES
L'ENFANT DU DOUTE
Julliard, 220 pp., 21 €
(ebook : 14,99 €).



Cécile Desprairies, historienne et germaniste, a publié en 2023 un premier roman très remarqué, la *Propagandiste* (le Seuil), portrait d'une famille de collabos nostalgiques et antisémites. *L'enfant du doute* remue aussi des dessous familiaux saumâtres et politiques, avec un même mordant et un besoin d'être au plus près des coulisses et de la vérité. La narratrice apparaît comme le vilain petit canard d'une famille de la haute bourgeoise, elle ne ressemble pas à son père, ni à ses sœurs aînées. Celui-ci, qu'elle appelle «le Loup», est un haut fonctionnaire sous De Gaulle, inséparable d'un supérieur, «le Mandarin». Après les cabinets ministériels, le Loup et le Mandarin vont s'occuper de sociétés pétrolières françaises en Afrique, la fameuse Françafrique, qui fera parler d'elle lors d'un procès retentissant. Le livre est écrit par

paragraphe bien distincts, descriptifs et en même temps pleins d'ironie. La narratrice observe et retranscrit le quotidien, la violence des relations, les absences de la mère, les voyages permanents du père, la déférence exagérée à l'égard du Mandarin... Elle s'interroge principalement sur sa filiation, et va même tenter d'arracher des aveux de chacune des trois personnes concernées, sa mère, son père et le fameux Mandarin. **F.R.I**

MUSIQUE

JACQUES JOUET
ET AURÉLIE THOMAS
RAKKI NOUHA.
LA MUSIQUE
ET LES MIETTES
Editions de la Philharmonie,
«Supersoniques»,
64 pp., 13 €.



Il y a eu Franz Lizst, Glenn Gould, Nina Simone ou encore Lili et Nadia Boulanger... La collection «Supersoniques» met en récit des personnalités de la musique, jouant texte et dessin en duo. Ce numéro 12 retrace l'histoire d'une mystérieuse Rakki Nouha, de son val nom Lucile Demmartin, qui prit ce pseudonyme «par un be-

soin de mythes, fausses sources familiales qui font rêver». Chanteuse le matin, chef d'orchestre avec une fléchette en guise de baguette le midi, organiste le soir, la poétesse et musicienne voulait tout réussir, y compris le tir à l'arc. Si on a tout oublié de cette «artiste météore» de la musique contemporaine selon György Kurtág, Jacques Jouet et Aurélie Thomas (qui a réalisé les esquisses de son projet d'opéra, *Septimus (Das gelbe M)*) en 2020, rappellent son parcours excentrique et touche-à-tout. Une musicienne inclassable qui fuyait les catégories, et que la critique a d'abord jugé «john-cagienne» puis «minimale», jusqu'à l'oublier. Rakki Nouha a curieusement disparu à 29 ans. **F.R.I**

REVUE

LA PART DE L'ŒIL.
LE GESTE ET LA FIGURE.
MICHEL GUÉRIN,
L'AFFECTIVITÉ
DE LA PENSÉE
N°40, 2026, la Part de l'Œil
(Bruxelles), 408 pp., 32 €.



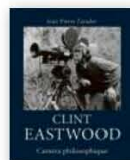
La Part de l'Œil, très raffinée et avisée «revue de pensée des arts plastiques», créée en 1985 par Luc Richir et Lu-

dien Massaert dans le but de «partager une commune passion pour les œuvres, leurs logiques d'élaboration et le désir d'aborder ce qu'elles ont de plus irréductible», ouvre l'année 2026 par un numéro consacré à Michel Guérin, auteur insuffisamment reconnu de près d'une quarantaine d'ouvrages, de nature philosophique, esthétique, politique, technique, anthropologique ou littéraire. Inaugurée dès la fin des années 80, parla *Terreur et la Pitié*, qui fut très remarqué, l'élaboration de Guérin tourne autour de la notion de «Figure», laquelle n'est ni image ni concept mais accueille d'une «pensée affectée», où se lisent tant une critique de la primauté toujours accordée au concept, que la valorisation de ce qui naît de gestes, de rythmes, de formes sensibles, ou l'élévation de l'esthétique au rang de véritable ontologie – au sens où le réel «prend forme» avant d'être nommé, classé, expliqué. En juillet 2024, un colloque international a été consacré à Cerisy au travail de Michel Guérin, dont cet épais volume de la *Part de l'Œil* «se veut le témoin et le prolongement». **R.M.**

PHILOSOPHIE

JEAN-PIERRE ZARADER
CLINT EASTWOOD.
CAMÉRA PHILOSOPHIQUE
Klinkcksiek,
176 pp., 23 €.

Chacun pense, non reconnaît, parce que mille fois



vus, mais connaître, parce qu'intégrés dans l'imaginaire collectif, tous les visages de Clint Eastwood, acteur ou réalisateur. Risquant de reprendre ce que l'on sait déjà, s'il choisissait les «films qu'il a aimés», Jean-Pierre Zarader, philosophe, n'a retenu que ceux qui l'ont «tiré par la manche» (*Play Misty for Me*, *la Relève*, *Cry Macho*, *Sully*, *Gran Torino*, *Hereafter*, *l'Homme des hautes plaines...*), ceux qui justement vont au-delà de ce qu'on croit savoir, qui déplacent les lignes, font signe vers ce qui n'est pas vraiment vu, parce que Clint Eastwood, réalisateur, s'y révèle être un anthropologue et un philosophe, dialoguant tantôt avec Marcel Mauss ou Pierre Bourdieu, tantôt avec Aristote, Spinoza, Kant, Hegel, Emmanuel Levinas, voire Homère ou Walter Benjamin, en posant donc, «sur un mode purement filmique, des questions qui ont une dimension existentielle, éthique et métaphysique», et qui relèvent moins de l'imaginaire, «domaine des rêves» (André Malraux), que de l'imaginaire, «domaine des formes», d'où naît l'esthétique et où «prennent corps» les concepts. **R.M.**

Bibliothèque publique d'information Centre Pompidou

EFFRACTIONS

FESTIVAL DE LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

effractions.bpi.fr

18-22.02.26

Gaîté Lyrique

© Bpi, Avec Bpi 2025. Photo Film Schickstein/Uncolash